

XYZ. La revue de la nouvelle

Le temps de mille danses

Annie Pronovost



Numéro 67, automne 2001

Menaces

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4029ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pronovost, A. (2001). Le temps de mille danses. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (67), 57–66.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Le temps de mille danses

Annie Pronovost

Aujourd'hui j'ai déjà appris deux choses. Premièrement, que la neige devient quelquefois assourdissante ; deuxièmement, qu'il existe plusieurs froids différents, par exemple le froid de la neige et le froid d'une peau humaine morte. Le froid de la neige est humide, il paraît presque tiède à la main qui vient de toucher un cadavre gelé. La peau morte n'est ni humide ni sèche. C'est plutôt comme de la cire de chandelle fondue puis durcie, ou comme le caoutchouc d'un imperméable, ou comme une feuille d'aloès. Mon cerveau cherche d'autres comparaisons. Mon cerveau fonctionne encore très bien.

C'est une journée étonnante ; je sais que je devrais frissonner d'effroi, ainsi perdue, seule avec un cadavre. Ou bien peut-être, à l'inverse, me sentir infiniment soulagée d'être en vie. Je devrais pleurer de voir cette vie anéantie juste à côté de moi. Mais je réfléchis, je raisonne, presque malgré moi. Je vois tout autour une scène de catastrophe, une scène de fin du monde, je sais bien qu'il nous est arrivé quelque chose de terrible. Mes idées sont encore claires. Mais je cherche partout mes émotions.

Je caresse la joue froide de Jérémy, je force ma gorge à imiter un sanglot, mais tout est faux. Ma tête, malgré moi, refait toujours ce bilan ridicule. J'ai appris deux choses jusqu'à maintenant : le bruit de la neige et le froid qui envahit la peau de Jérémy quand il meurt. J'apprendrai sans doute encore beaucoup de choses avant que quelqu'un pense à venir me chercher. Je me sens seulement curieuse de savoir comment tout ça va se dénouer ; il y a sans doute des dénouements dans la vie aussi, comme dans les films. Surtout pour quelque chose d'aussi important qu'une femme perdue dans la montagne avec un homme mort à côté d'elle. Il y a certainement une fin qui va avec ça.

Je pensais que la neige était toujours silencieuse ; toute la neige que j'avais vue jusqu'à aujourd'hui ne faisait pas de bruit en tombant. Je croyais même que la neige était partout pareille,

douce, tranquille comme une berceuse, sans surprise. J'étais naïve. Parfois la neige fait un bruit de tonnerre quand elle nous tombe sur la tête, quand elle se dérobe sous nos pieds.

Bien sûr, je connaissais les tempêtes et la folie de la neige ; j'ai déjà, chez moi, à Québec, marché dans la tourmente, les oreilles assourdies par son sifflement. J'ai même parfois complètement cessé d'entendre à cause d'une tempête, étourdie à en perdre l'équilibre. Mais ce n'est pas la neige qui faisait du bruit, ce n'est jamais elle, c'est le vent. Quand on la regarde par la fenêtre, on voit bien que dans sa danse hystérique la neige se tait. Elle se tait et elle obéit, c'est tout. Elle ne hurle jamais, elle ne gronde jamais, c'est le vent.

Je pensais aussi qu'une montagne, c'était solide. Mais tantôt j'ai été surprise par une montagne qui bouge. J'ai senti le tremblement venir de très loin sous mes pieds. Une image de film m'est apparue : c'est un homme qui traverse une rivière en marchant sur des pierres, mais il y a une pierre qui est le dos d'un crocodile et qui se met à bouger et l'homme tombe dans l'eau. À ce moment-là, quand la montagne a commencé à bouger, mon cerveau est devenu stupide. J'ai pensé que Jérémy et moi, on avait marché sur le dos d'un monstre des neiges, un yéti, qui était en train de se réveiller. Maintenant mon cerveau se rappelle avoir été stupide ; mais je ne me souviens pas si j'ai eu peur.

Ce matin il faisait si beau que je ne croyais pas que Jérémy pourrait mourir aujourd'hui. Souvent le matin j'y pense ; je me dis : c'est peut-être ma dernière journée avec Jérémy. Mais ce matin, non, je n'ai pas eu cette peur-là. Il faisait beau, nous étions en vacances dans un joli chalet avec des colombages de bois verni, dans un pays qui n'est pas le nôtre mais où l'on avait tout de suite reconnu la neige. Il y a d'autres peuples qui ont des pays qui ressemblent à l'hiver. J'ai dit à Jérémy, quand nous sommes arrivés, que les gens d'ici avaient peut-être comme nous une chanson sur la neige de leur pays. Jérémy souriait. Il souriait beaucoup depuis qu'on avait quitté notre tout petit appartement de Québec et notre pays qui n'est pas un pays mais l'hiver.

Il souriait tellement que je n'ai pas eu de prémonition en me levant aujourd'hui. Et c'est pourtant aujourd'hui qu'il est mort.

Donc mes prémonitions n'ont jamais rien valu. Toutes les prémonitions que j'ai eues avant aujourd'hui n'étaient qu'un effet de mon imagination. Ou peut-être de l'impression que j'avais, ces matins-là, que la vie de Jérémy n'était pas solide. Parce que les matins de prémonitions Jérémy se réveillait toujours avec sa grande fatigue, sa grande déprime et ses yeux cernés de noir.

La plupart du temps, c'était le lendemain d'une nuit passée ensemble à danser comme des fous. Je ne sais pas si j'aimais ou non ces soirées ; quand il proposait d'aller danser, je sentais toujours mon cœur bondir de joie et ma gorge se serrer. J'aime danser. J'aimais regarder Jérémy danser. Il était heureux, complètement heureux quand il dansait. Je sentais son corps libre, sa tête libre, son cœur libre. Je ne voyais plus, nulle part, sa grande fatigue, ni sa grande déprime, même quand il était très tard. Il ne buvait pas, il ne fumait pas. Il dansait. Seulement. Tant qu'il dansait, Jérémy était vivant et heureux. Mais à trois heures, chaque fois, à trois heures du matin, quand le plancher de danse lui devenait interdit, Jérémy s'écroulait. Il retombait et alors je me disais : cette fois c'est bel et bien fini, je ne le laisserai plus revenir danser. Mais pour moi aussi la danse est comme une drogue. Infailliblement, je partageais toujours, à la première occasion, son désir d'aller nous oublier ensemble sur une piste de danse.

En revenant de ces soirées démentes, il arrivait souvent que Jérémy pleure une bonne partie de la nuit. Il pleurait en silence, alors je pouvais dormir quand même. Je collais ma joue sur sa joue, et à travers le sommeil je sentais nos deux joues humides de ses larmes. Ça me rassurait. Tant que Jérémy pleurait je savais qu'il était vivant. Mais le matin il se levait avec le visage détruit. Ses paupières étaient rouges et toutes gonflées d'eau. La peau en dessous de ses yeux était plissée, presque noire parce que Jérémy n'avait pas assez dormi. Et alors j'avais peur qu'il ne passe pas la journée. J'ai toujours cru que Jérémy se ferait mourir lui-même. Jamais je n'avais pensé à la neige.

On a été séduits par la montagne, je crois même qu'on s'aimait plus fort tous les deux parce que la montagne nous plaisait tellement. C'était notre rêve des trois dernières années qui se

réalisait, aller faire du ski dans un de ces pays, au nord de l'Europe, qui envoient toujours beaucoup de champions de ski aux Olympiques. On voulait aller essayer leurs montagnes, on avait envie de se prendre un peu pour des champions. Et ce matin il faisait tellement beau qu'on a choisi la montagne la plus difficile, la plus abrupte, la plus loin des chalets. Il y a un petit autobus qui nous y emmène. Cela prend environ une heure. Ce matin, on s'était levés très tôt. Il n'y avait que nous dans l'autobus. On aurait la montagne juste pour nous. On se sentait en pleine forme.

Il neigeait un peu, malgré le soleil ; ici, c'est souvent comme ça parce que l'air est humide, et les gouttes d'eau en suspension se transforment en flocons tout légers avant de toucher le sol. Jérémy était magnifique dans son manteau rouge, ses joues avaient pris de belles couleurs, Jérémy en entier était d'un beau rouge dans toute la blancheur éclatante. Il était si beau ce matin. Maintenant ses joues ressemblent à de la cire de chandelle fondue puis durcie, et son manteau fait sur la neige comme une tache de sang. Dire que Jérémy ne me sourira plus jamais. C'est dégoûtant. Ce n'est pas juste que sa mort soit arrivée comme ça, un matin qu'il ne l'appelait pas.

En arrivant tout en haut de la montagne, on a eu la même idée en même temps. La piste, c'était trop simple. Et puis c'était certainement le seul voyage de notre vie dans ce pays. Les sapins ressemblent aux nôtres, mais c'est leur façon d'être regroupés qui fait que le sous-bois scandinave ne ressemble pas au sous-bois québécois. Il n'y avait personne autour pour nous l'interdire, alors on a décidé d'aller voir ça de plus près et de descendre entre les sapins. Jérémy était ivre d'être vivant, il voulait se défoncer, il voulait se perdre. On n'aurait qu'à aller un peu moins vite, pour ne pas frapper un arbre. J'étais d'accord avec lui, comme toujours quand il est heureux.

On n'a même pas eu le temps de finir la première descente. Comme si la montagne s'était fâchée qu'on la réveille si tôt, comme si elle avait voulu nous anéantir pour pouvoir continuer à dormir en paix. J'ai senti le tremblement commencer très loin sous mes skis, j'ai pensé au monstre des neiges mais je ne sais pas

à quoi Jérémy a pensé. Il a crié tout à coup : ATTENTION !, oui, je crois bien qu'il a compris avant moi, il a crié : ALEXANDRA, ATTENTION !, après il a crié autre chose mais je n'ai pas entendu parce que la neige qui déboulait tout à coup faisait trop de bruit. J'aurais voulu obéir à Jérémy, faire attention, bien attention, mais attention à quoi ? La neige arrivait de partout à la fois, elle pliait les sapins, elle les cassait, elle les emportait vers nous, on avait arrêté de descendre et on regardait la neige s'approcher comme une vague, avec des cailloux de neige par-dessus la vague qui roulaient comme les pierres sur le panneau jaune au Québec qui avertit de faire attention parce qu'il y a des risques d'éboulement. Et puis on ne voyait plus le bleu du ciel, parce que la neige en bougeant si fort faisait du brouillard blanc.

Mon cerveau a alors arrêté d'être stupide, il a oublié le monstre des neiges et les panneaux d'éboulements et il a mis un mot précis sur le phénomène qui se produisait. Mon cerveau a dit : Alexandra, c'est une avalanche. J'ai crié : JÉRÉMY, C'EST UNE AVALANCHE, mais je pense, maintenant, qu'il avait compris avant moi parce que son cerveau n'avait pas fait le détour par le monstre des neiges et le panneau d'éboulements. J'ai vu son manteau rouge emporté par la vague blanche, je l'ai vu être cogné contre un sapin, je l'ai vu partir avec le sapin. La neige faisait un bruit assourdissant alors je n'ai pas entendu si Jérémy a crié. Je pense que oui parce que moi j'ai crié quand la neige m'a emportée, je n'ai pas pu m'empêcher de crier parce que ça m'a attrapée par surprise même si j'avais vu la neige arriver, même si je l'avais vue la seconde d'avant bouger juste en avant de moi. J'ai perdu mes skis, j'ai culbuté, j'ai essayé de respirer mais c'était impossible alors j'ai pensé que sans doute aujourd'hui était ma dernière journée. Je ne sais pas si c'était une mauvaise prémonition, parce que la journée n'est pas encore terminée. Je vais peut-être mourir de froid à côté de Jérémy qui est mort de son cou cassé sur le sapin.

Je me demande si les réflexions que je suis en train de faire sont des sentiments. Je ne pense pas. Je ne fais que me rappeler les faits. Le piège que je me tends depuis tout à l'heure pour me

faire pleurer ne va sans doute pas fonctionner. Dans un film, pour pouvoir faire pleurer le spectateur sur la mort d'un personnage, il faut l'avoir bien mis en contexte, lui avoir présenté le personnage pour qu'il lui soit sympathique, et lui avoir fait croire que ce qui lui arrivait était un drame. Je me suis dit que c'était peut-être normal de ne pas pleurer devant le cadavre de Jérémy si je n'avais pas bien situé sa mort dans son contexte. Alors je me suis rappelé la journée, j'ai revu Jérémy avec ses belles couleurs, je me suis souvenue que je l'aimais, j'ai reproduit dans ma tête les images de l'avalanche. Ça y est, je crois que mon film est bon ; je regarde le corps de Jérémy, je dis à haute voix : Jérémy est mort, j'essaie une autre fois de provoquer un sanglot dans ma gorge.

Ça ne fonctionne pas.

Et maintenant je m'aperçois que j'ai froid. Je ne sens plus mes pieds. J'ai dû traverser pendant que je réfléchissais l'étape où le gel fait mal aux pieds, j'étais concentrée, je n'ai rien senti. Mes mains par contre me font encore mal, elles sont en train de geler, surtout la droite parce que j'enlève souvent ma mitaine pour caresser la joue de Jérémy. Mes mains ont gelé moins vite parce que je les ai beaucoup bougées pour déterrer le corps de Jérémy quand l'avalanche a été terminée.

La neige avait emporté Jérémy beaucoup plus loin que moi mais elle ne l'avait pas complètement englouti. J'étais contente qu'il ait choisi d'acheter le manteau rouge plutôt que le beige, c'est beaucoup plus facile à trouver, du rouge dans la neige. Il y avait son bras et sa mitaine qui dépassaient. J'ai regardé dans quel sens le coude pliait pour savoir où était la tête, et c'est là que j'ai commencé à creuser, à toute vitesse. Je me dépêchais parce que je me disais qu'il ne pouvait pas respirer sous la neige. Mais je ne savais pas qu'il avait eu le cou cassé et qu'il était déjà mort. Je l'ai su seulement quand toute sa tête et toutes ses épaules ont été dégagées et que j'ai essayé de le soulever pour le réchauffer dans mes bras. Je l'ai pris par les épaules et sa tête pendait.

J'ai dégagé le reste, de la poitrine jusqu'aux pieds, au cas où la neige prendrait en glace autour de son corps et qu'on ne puisse plus jamais le dégager. Puis je me suis installée tout contre lui et

j'ai commencé à réfléchir. Très très lentement son corps encore tiède a refroidi, je sentais ça contre mes côtes à travers mon manteau. Je ne sentais pas la température baisser, non, mais toutes les fois que j'y pensais et que je me concentrais sur la température que je sentais venir de son corps, c'était toujours un peu plus froid que la fois précédente.

Je me demande si mon corps peut devenir aussi froid que le sien sans que je sois morte. Maintenant, j'ai beaucoup plus froid que je n'ai eu froid de toute ma vie. Je grelotte. J'ai déjà eu froid avant aujourd'hui, j'ai déjà grelotté, mais en me concentrant j'arrivais toujours à faire cesser le tremblement et le bruit de mes dents. C'était de la complaisance envers moi-même, ou bien de la paresse, si je me laissais trembler. Mais maintenant le froid est incontrôlable. Mon corps m'échappe, ça doit commencer comme ça, la mort. Je suis peut-être en train de commencer à mourir.

Je n'ai pas ma montre. Jérémy n'a pas mis la sienne non plus. Je ne sais pas combien de temps je suis restée ici assise dans la neige à côté de Jérémy. Sans doute plusieurs heures, si je me fie à la température de Jérémy. Je vais mourir là, je vais participer avec mon corps mort à la scène de désastre. La montagne ressemble à un chantier de bûcherons ; les sapins sont cassés, repiqués très vite et n'importe comment, un peu partout, faisant avec le sol des angles qui me donnent la chair de poule. C'est difficile de dire, pour chaque arbre, si c'est un petit sapin arraché et repiqué, ou si c'est un grand sapin courbé et entouré de neige presque jusqu'au faite. C'est vraiment incroyable que je sois restée à la surface. J'ai été sauvée miraculeusement. Je suis une miraculée. Ce serait idiot de mourir maintenant et de ne pas profiter du miracle pour la suite de ma vie.

Je ne veux pas mourir. J'ai assez réfléchi, maintenant il faut que je bouge. Il faudrait que je trouve le moyen de dégeler mes pieds. Je me lève. La plante de mes pieds n'est plus du tout flexible ; pour marcher, il faut que je soulève tout le pied à la fois, il faut que je force avec la cuisse. On dirait que j'ai des pieds en bois complètement détachés de mon corps. Je ne peux pas laisser faire ça. Je veux récupérer mes pieds vivants. Je veux pouvoir

encore danser. Le mieux c'est encore ça, je pense : danser. Sinon je vais mourir comme Jérémy.

Mes premiers pas sont pénibles. La neige s'est un peu tassée à cause de la force de l'avalanche, mais j'enfonçe quand même. J'essaie de sauter : c'est impossible, il faudrait que je puisse donner l'impulsion finale avec la base des orteils mais tout est pris dans un bloc. Je voudrais danser. Il faut que je danse.

Je marche lentement autour de Jérémy. À chaque pas, je tape la neige le plus fort que je peux, mais on dirait que les pieds gelés sont beaucoup moins forts que des pieds qui ne sont pas gelés. Je marche de plus en plus vite, quand même, et je commence à sentir des picotements au bout des orteils. Dans quelques minutes mon enfer va commencer, je sais que les pieds qui réchauffent font horriblement souffrir. Mais dans une heure à peu près, j'estime que mes pieds auront à peu près dégelé, et je pourrai danser. En attendant, je fais sans arrêt des cercles autour de Jérémy. Je frappe mes mains l'une contre l'autre en marchant, avec le plus d'énergie possible. J'ai l'impression d'applaudir, c'est grotesque, juste à côté de Jérémy. J'essaie de ne pas y penser. Je tape résolument de mes deux pieds sur le sol bien tassé, je fais des cercles de plus en plus larges, et les traces par-dessus les traces finiront par faire un beau plancher de danse bien rond et bien compact. Il sera seulement un peu incliné, étant donné que ce sera un plancher de danse à flanc de montagne. Ce n'est pas l'idéal, mais ça me permettra peut-être de survivre.

À présent je peux sauter, et je ne m'en prive pas, je saute, je saute éperdument pour tenter d'oublier la douleur lancinante qui me traverse pendant que mes pieds dégèlent. Au moins ça signifie que mes efforts sont efficaces. Mais c'est pire que je pensais, ça me fait tellement mal que je voudrais crier. En fait, je pourrais. Pourquoi je ne crierais pas ? Je peux. Si quelqu'un m'entend, tant mieux, on me trouvera plus vite. J'ai souvent dit à Jérémy que je l'emmènerais un jour dans un désert pour qu'il puisse crier sa douleur à son goût, de toutes ses forces, sans alerter personne. Je n'ai jamais su exactement ce qui le faisait pleurer, mais j'avais mal moi aussi de le voir tellement brisé. J'aurais

crié avec lui, dans le désert. Jérémy me répondait chaque fois que ce serait inutile, que sa voix ne pourrait pas sortir du fond de sa gorge.

J'ai faim, et puis j'ai mal aux pieds. Je me rends compte qu'il avait raison. Moi non plus, ma voix ne veut pas sortir de ma gorge. J'ai toute la montagne à moi pour crier, et c'est à peine si j'arrive à produire un râlement. Peut-être que la voix humaine ne peut pas crier sur demande. Peut-être qu'un cri doit être quelque chose d'irréfléchi, quelque chose qu'on n'a pas voulu, comme mon cri de ce matin quand l'avalanche m'a emportée. Voilà une autre chose que j'aurai apprise aujourd'hui.

Je chante. Ça passe mieux. Je chante n'importe quoi, parce que je ne connais aucune chanson que je puisse chanter au complet. Pendant tout le temps où je cherche les paroles, j'oublie que mes pieds me font souffrir. De toute façon, pour danser, il me faudra bien de la musique, alors je chante, je tape des mains, je saute le plus haut possible, je secoue la tête, je secoue les hanches, je danse comme je n'ai jamais osé le faire devant Jérémy. Mon plancher de danse est parfait, bien rond, bien lisse, tout autour de lui.

Je change de chanson à chaque tour de piste, je tâche de me rappeler toutes les chansons que j'ai pu entendre dans ma vie. Il suffit de savoir deux ou trois lignes du refrain, la mélodie approximative des couplets, et c'est suffisant pour un tour. Il faut bouger beaucoup, bouger vite, et surtout ne pas arrêter. Mon répertoire s'épuise vite. Et si je perds du temps à trouver une chanson, je me mets à penser que j'ai faim. C'est une mauvaise stratégie. Je finis par me donner le droit de reprendre une chanson pour un nouveau tour si aucune autre ne me vient.

Le soleil est en train de se coucher. Le soleil se couche et personne encore n'est venu me chercher. Ma piste de danse aura au moins l'avantage de ne pas fermer à trois heures du matin. Il ne faut pas que j'arrête de danser, je sens que je m'écroulerais comme Jérémy à la fin de nos soirées folles, et que j'écarterais enfin en sanglots comme une enfant perdue. Il ne faut pas ; mes larmes gèleraient, ce serait très désagréable. Surtout il ne faut

pas que je m'assoie par terre, pas une seule minute, je m'endormirais. Il ne faut jamais dormir dans la neige, c'est très dangereux de ne plus se réveiller. Ça, je le sais depuis longtemps, je ne l'ai pas appris aujourd'hui. Il faut que je danse, que je danse, que je danse...

Thèmes et dates de tombée
des prochains numéros :

Cartes postales — 30 septembre 2001
Couleurs — 31 janvier 2002